

Dans l'immense camp de réfugiés, les femmes rohingyas ont peur

● Mandatée par Helvetas, la journaliste Romaine Jean a visité le camp de Cox's Bazar, au Bangladesh, où vivent 1 million de réfugiés et où les situations d'urgence se multiplient.



Romaine Jean

Elles sont assises en cercle sur le sol nu, calmes, comme détachées, jolies dans leurs saris colorés. Ce qu'elles racontent est pourtant un enfer. Elles ont vécu les villages brûlés, les hommes disparus, la fuite. «J'ai marché pendant des jours pour arriver ici avec les gens de mon village. Un matin, un jeune enfant a été emporté devant moi par un torrent en crues», dit la plus âgée. «Les Birmans ne nous considéraient pas comme des leurs.» L'une d'elles a un fils en prison, une autre raconte les jeunes filles emmenées de force dans les casernes de soldats. Elles ne détaillent rien mais on comprend et on frémit. Ces femmes se méfient, ne veulent pas être photographiées. Elles veulent rentrer chez elles, dans leur pays, mais ce qu'elles y ont vécu les hante encore.

Elles sont arrivées il y a deux ans dans le plus grand camp de réfugiés au monde, 1 million de personnes sur 26 km², un peu plus de la surface de la ville de Bienne. Les chiffres et les statistiques ne disent rien de la vie quotidienne à Cox's Bazar, dans des cases de bambou et de plastique, écrasées sous une chaleur humide et obsédante. 255 agences internationales et ONG y assurent le quotidien des Rohingyas et des communautés locales, dont l'organisation suisse Helvetas, avec l'aide, bienveillante jusqu'à présent, des autorités du Bangladesh qui ont accueilli ces réfugiés et leur ont donné des terres. Sans eux, ces populations n'auraient tout simplement rien. Mais avoir la vie sauve ne suffit pas à les transformer en êtres vivants. «Nous ne faisons rien du matin au soir. Avant j'allais au champ, j'avais des animaux, je m'ennuie de mes animaux.»

Avant, c'était il y a deux ans, au Myanmar voisin dans l'État d'Arakan. Les touristes ne fréquentent pas cette région, bouclée par l'armée birmane. Les touristes devraient-ils d'ailleurs fréquenter ce pays, dont le gouvernement mène «des actes constitutifs d'intention génocidaire», selon le rapport de la Mission d'établissement des faits de l'ONU sur la Birmanie, publié le 16 septembre dernier?

Un bidonville fait de toits de fortune
Dans le camp 6 où nous nous trouvons, Helvetas travaille en partenariat avec l'ONG locale Shushilan et gère notamment un centre de formation pour femmes. On y dispense des cours de maraîchage, répartition des semences de légumes, qui complèteront les rations de riz, de lentilles et d'huile, distribuées aux familles par le Programme alimentaire mondial. Les plantes grimpaient que l'on voit pousser sur les cases de fortune font renaitre un semblant d'espoir. Certains légumes sont même revendus au marché, assurant un petit revenu aux familles. Entre un quartier et l'autre de cet immense bidonville, des hommes ont aménagé des ponts de bambou ou consolidé des chemins ravagés par les pluies de la mousson. On voit même apparaître des escaliers en dur. Au camp de Cox's Bazar, la moitié de la population a moins de 18 ans et n'a accès ni à l'emploi ni à l'éducation. Les différents ONG y dispensent tout de même des cours «non formels» d'anglais, de birman, de maths et des voix d'enfants s'échappent de salles de classe improvisées.

Plus loin dans le secteur, nous entrons dans une pièce étroite et sombre, où Helvetas et une organisation partenaire donnent des formations à de jeunes volontaires Rohingyas. Filles et garçons sont par-



fois séparés, parfois réunis dans la même pièce. Ayasul a 18 ans et parle quelques mots d'anglais. Il nous accueille en exhibant avec fierté sa carte et son numéro d'identification de l'ONG suisse. Au programme aujourd'hui des conseils médicaux, des cours d'hygiène pour prévenir une crise sanitaire, des discussions sur les mariages précoces, interdits au Bangladesh en dessous de 18 ans, et les violences dont sont victimes les femmes. Les échanges sont animés et l'atmosphère amicale. Les jeunes Rohingyas iront transmettre auprès des leurs ce qu'ils ont appris et formeront d'autres jeunes, dans une sorte de chaîne vertueuse.

Les femmes sont souvent doublement discriminées dans le camp et de sombres histoires y circulent, qui alimentent la peur. On parle de jeunes filles kidnappées, prises de force dans des réseaux de prostitution. Personne ne peut vérifier. À l'angoisse du quotidien, s'ajoute la peur. Les réfugiés n'ont pas accès à l'électricité et le soir il fait noir dans les cases. Des lampes ont été emmenées près des latrines



On parle de jeunes filles kidnappées, prises de force dans des réseaux de prostitution. Personne ne peut vérifier

pour sécuriser les lieux. Un million de personnes, c'est une métropole où tout peut arriver.

«Bienvenue dans la cité des rumeurs»
Les humanitaires accommodent le quotidien du mieux qu'ils peuvent, mais pour eux aussi la situation devient difficile. Pour se rendre dans les camps de Cox's Bazar, il faut emprunter une route qui longe la plus longue plage du monde, dans le golfe du Bengale. La lumière du matin illumine le vert des champs de riz et les visages des enfants en uniforme, qui longent les routes pour se rendre à l'école. Le paysage est beau et les couleurs sont douces. Mais à peine quitté l'axe principal, le chaos commence. Il faut plus de deux heures, sur des chemins troués et encombrés, pour rejoindre les 34 camps, numérotés en blocs et sous-blocs, où se joue au quotidien une lutte pour la survie. Les véhicules des ONG roulent au pas, dans une chaleur étouffante.

«Bienvenue dans la cité des rumeurs», nous dit le chef du camp 6, un officier du

gouvernement bangladais, à qui nous devons montrer patte blanche à notre arrivée. Une grande nervosité règne dans les camps, depuis les dernières tentatives avortées de rapatriement de familles rohingyas. La situation devient intenable pour les autorités bangladaises, comme pour les réfugiés, d'autant que l'aide internationale commence à manquer. Sur les 920,5 millions de dollars réclamés en février pour venir en aide aux Rohingyas et aux communautés locales, seuls 42% sont rentrés.

L'impossible retour

La vie des habitants de cette région de Cox's Bazar a été totalement bouleversée par l'arrivée de ce que chacun appelle ici «l'afflux», et les esprits commencent à s'échauffer. Il y aurait eu récemment des heurts aux abords des camps et des morts. Combien? Tous les chiffres circulent, alimentés par la rumeur. Il y a deux ans, les Rohingyas ont été accueillis comme des frères au Bangladesh, un pays surpeuplé qui compte parmi les plus pauvres du

monde. Depuis, rien n'a bougé et la situation se dégrade.

Les collines de la région étaient densément boisées, avant l'arrivée des réfugiés. Les forêts ont été abattues. Les Bangladais se plaignent d'avoir été poussés hors de leurs terres, parlent d'eaux contaminées, dénoncent l'augmentation des prix des aliments, les enseignants qui manquent dans les écoles, engagés par les ONG dans les camps. Helvetas, comme d'autres organisations, a mis sur pied des programmes d'aide aux villageois pour faciliter la cohabitation et a étendu ses projets de cultures maraîchères aux communes existantes.

Rapatriements impossibles

La situation est tendue mais les Rohingyas ne peuvent envisager un retour dans leur État d'Arakan et, le 22 août dernier, les camions du HCR ont attendu en vain 3450 d'entre eux, placés sur des listes. Pas une seule famille ne s'est présentée et les autorités bangladaises, qui continuent à miser sur des retours volontaires, accusent directement les autorités birmanes de ne rien faire pour favoriser une solution à ce qui devient un poids insurmontable pour le pays. Comment gérer cette immense population traumatisée, sans risques de déstabiliser la région? Comment éviter que ne se développent dans les camps, des foyers de militantisme? Un projet de logement de 100 000 Rohingyas a été lancé, sur l'île de Bhashan Char, à 30 kilomètres des côtes. Mais pour l'heure, aucun transfert n'a eu lieu et le ministre des Affaires étrangères bangladais en appelle surtout aux réactions et au soutien de la communauté internationale.

Les deux tentatives de rapatriement ont été un échec cuisant, car les nouvelles du pays sont désastreuses. Selon le rapport de la Commission d'enquête de l'ONU du 16 septembre dernier, les militaires birmanes continuent à brûler des villages et à exproprier les 600 000 Rohingyas restés au pays, qui sont systématiquement persécutés. 126 000 d'entre eux auraient été déplacés dans des camps, sans accès à l'éducation ou à la santé. Les enquêteurs de l'ONU, qui n'ont pu se rendre dans l'Arakan, estiment que la Birmanie devrait être traduite devant la Cour pénale internationale. «Le scandale de l'inaction internationale doit cesser», disent-ils, après avoir établi une liste de 100 noms de dirigeants, soupçonnés d'être impliqués dans des crimes contre l'humanité. La haut-commissaire des Nations Unies aux droits de l'homme, Michelle Bachelet, a estimé elle aussi que la sécurité des Rohingyas n'était pas assurée en Birmanie.

Comment rentrer dans ces conditions? Les Rohingyas ont le choix entre l'inacceptable et l'impossible. Ils veulent retourner chez eux mais exigent des conditions de sécurité. Ils réclament d'être reconnus par les autorités birmanes, qui ne leur ont jamais accordé la citoyenneté et continuent à les appeler les «musulmans» ou les «Bengalis». Ce peuple apatride, le plus persécuté du monde selon l'ONU, sera-t-il bientôt un peuple sans terre?

En quittant les camps de Cox's Bazar, nous cherchons en vain des interlocuteurs qui envisagent une solution à court terme. Le Conseil de sécurité a été appelé à plusieurs reprises à prendre des mesures, mais la Chine, premier soutien de la Birmanie et puissant investisseur dans le



Les deux tentatives de rapatriement ont été un échec cuisant, car les nouvelles du pays sont désastreuses

La soirée d'Helvetas pour récolter des fonds

Pour célébrer le rôle des femmes dans ses projets et récolter des fonds qui leur seront plus spécifiquement destinés, Helvetas organise un dîner de gala, le 7 novembre à Genève. Cette soirée intitulée «Les femmes au cœur de la vie» réunira notamment Melanie Winiger, Carole Bouquet, Micheline Calmy-Rey, Wided Boucharroubi et Yasmine Char. Au programme, des témoignages portant sur des projets en Éthiopie, au Népal et au Bangladesh, mais également un voyage culinaire et musical sur trois continents. Pour ce qui est des Rohingyas, évoqués ici, Helvetas a mis sur pied un projet de maraîchage. Comme l'alimentation est limitée dans les camps, il s'agit d'aider les femmes qui y vivent à produire des légumes soit pour les consommer soit pour les vendre et bénéficier ainsi d'un petit revenu.

7 novembre 2019, de 18 h 30 à 23 h, au Bâtiment des Forces Motrices, à Genève. Pour trouver plus d'informations sur la soirée ou pour faire un don pour soutenir les Rohingyas tapez: helvetas.org/gala.

Publicité

SBB CFF FFS

La carte journalière pour 2.

Profitez de l'automne doré à deux. Avec la carte journalière pour 2, voyagez à deux durant toute une journée avec les transports publics jusqu'au 27 octobre 2019, et ce dans toute la Suisse. Pour cela, il suffit qu'une seule personne possède un demi-tarif en cours de validité.

CARTE JOURNALIÈRE POUR 2
AU LIEU DE CHF 150.-

CHF 75.-*

cff.ch/automne

*Prix normal: CHF 150.- pour 2 cartes journalières pour le demi-tarif en 2^e classe. Les deux personnes doivent être titulaires d'un demi-tarif. Prix promotionnel: CHF 75.- pour deux personnes voyageant ensemble en 2^e classe. L'une des deux personnes doit être titulaire d'un demi-tarif. Ni échange ni remboursement. Disponible à la vente et valable du 16.9 au 27.10.2019. Les autres dispositions mentionnées sur cff.ch/automne s'appliquent.



RailAway